

Relation

*A la gloire de Dieu, de sa Sainte Mère,
et au salut de mon âme, pour l'amour de Lui.*

Honoré Père¹ en Dieu, en la présence de la majesté duquel je suis comme une petite puce, et beaucoup moins, me reconnaissant très indigne de recevoir aucune de ses grâces, mais plutôt de beaucoup d'enfer, pour tant de péchés par moi commis, le temps que j'ai demeuré parmi le monde, et depuis seize ou dix-sept ans que j'ai ressenti la lumière de la grâce, tant d'offenses, et tant de négligences à coopérer à cette grâce ; de quoi je me juge grandement ingrate devant Dieu et les hommes, qui me supportent avec tant de patience, que si le juste Seigneur voulait exécuter en rigueur sa justice, je n'aurais de quoi répliquer.

Je tremble et rougis assez souvent quand je me tiens en cette considération devant lui ; mais, jetant d'autre côté ma vue sur son infinie miséricorde et bénigne bonté, qui m'est acquise par les mérites de mon Seigneur Jésus-Christ et l'assistance de sa bénite Mère, non seulement j'espère et élève ma confiance en lui, mais même j'ai grande consolation, m'éjouissant qu'au grand jour du jugement sa miséricorde sera plus pleinement en moi qu'en tout le reste du monde, comme aussi de la voir reluire sur tous les autres pécheurs qui se seront convertis.

1. **J**e commencerai donc avec honte de dire ce que je pense avoir reçu de ce bon Seigneur (pour me retirer du péché et de ma vanité), tout ce que je me souviendrai d'un peu extraordinaire pour le bien de mon âme et de ma vocation. Et partant, cette déclaration, que je prétends² faire le plus succinctement et véritablement qu'il me sera possible (comme croyant que Dieu, scrutateur de nos cœurs, ne peut être trompé), sera pour être redressée et conseillée si je suis trompée en quelque chose, ou soulagée aucunement³ en certains doutes que j'ai parfois sur ceci.

¹ Il s'agit de son confesseur le P. Jean Guéret (1559-1630).

² Je me propose de...

³ Quelque peu.

2. **J'**avais dix-neuf ou vingt ans quand je pris cette vocation. En ces vingt années, il me semble que je ne fis qu'une seule bonne confession des péchés que j'avais connaissance avoir faits en ma jeunesse, étant incitée à faire cette confession par la lecture d'un livre qui me tomba en mains par cas fortuit : un jeune homme, par raillerie, le jeta sur mon lit, où j'étais malade d'une fièvre continue. Ce livre traitait de certaines histoires tragiques de ceux qui n'avaient pas voulu confesser leurs péchés par honte. Aussitôt que je me portai mieux, j'allai à confesse, menant encore avec moi mes plus intimes compagnes, leur ayant imprimé les mêmes craintes que j'avais conçues de l'enfer.

3. **M**ais étant pour lors résidente en la ville de Remiremont, lieu de ma naissance¹, où il n'y avait que des ténèbres d'ignorance, point de gens d'Eglise pour instruire à la vertu, cette confession ne fut suffisante pour me retirer des péchés et vanités que je commettais, parce que j'étais toute ignorante. Tout ce qui était de meilleur en moi pour lors était que j'aimais l'honneur ; je retenais mes actions de légèreté en compagnie, et cachais tout ce que je pouvais mes actions vaines et de jeunesse. J'avais quelque dévotion à Notre-Dame et à sainte Anne, en sorte que j'étais estimée pour une fille sage et dévote selon le monde.

4. **D**epuis cette confession, une fois, en dormant, il me semblait être en l'église de la dite ville, dédiée à Notre-Dame, où j'entendais la messe, et qu'allant à l'offrande j'aperçus la Vierge au coin de l'autel, avec un habit tout semblable au nôtre. Je m'arrêtai loin d'elle, ne m'osant approcher à cause de mon indignité ; ce que voyant, elle m'appela, disant : "Viens, ma fille, et je te recevrai, parce qu'étant en péché tu as fait chose agréable à mon Fils de te confesser." Encore que pour lors je réputai cela pour un songe, je me résolus toutefois d'être beaucoup plus dévote à Notre-Dame et de me confesser plus souvent.

5. **D**ès lors j'avais l'âme fort triste parmi les vanités, et j'avais une certaine inclination de sortir de Remiremont où j'avais tant de compagnie de vanité et de jeunesse. Il arriva une occasion que

¹ Elle y était née le 2 février 1576 et y avait été baptisée le même jour.

Notre-Seigneur suscita par sa Providence divine, pour le salut de mes père et mère et de toute leur famille, car ils sont morts étant en la grâce de Dieu, comme j'ai bonne espérance par l'heureuse fin qu'ils ont faite, de quoi je le bénis. Mon père avait une maladie qui tirait à longueur ; on lui conseilla d'aller prendre l'air de sa naissance¹ pour le recouvrement de sa santé, à quoi il se résolut, et alla avec toute sa famille demeurer en un village² (qui était dépendant de la cure de Mattaincourt) d'où il était natif et avait commodité de vivre et de s'arrêter autant que bon lui semblerait.

6. Ceci me réjouit fort pour me retirer du monde, qui m'ennuyait sans en savoir la cause. Mais étant là, les compagnies m'environnèrent aussi bien là qu'ailleurs, et y avais plus de vanités et de contentement selon le monde qu'en autre part. Ce fut une grâce particulière de Dieu que je ne fus pas portée à la vocation du mariage ; mais j'avais aversion à la sujétion d'un mari.
7. Deux ans se passèrent encore ainsi, jusqu'à ce que Monsieur notre bon Père vint être curé à Mattaincourt, l'autre étant décédé. Il commença à prêcher fêtes et dimanches ; mais mes oreilles étaient bouchées par la vanité, et mon cœur couvert de ténèbres ne pouvait encore recevoir la lumière. Néanmoins, suivant la dévotion que j'avais à Notre-Dame, en une de ses fêtes, je me résolus d'aller à confesse et fis appeler Monsieur notre bon Père pour m'ouïr, mais il n'en eut pas le loisir, et je perdis ma dévotion qui n'était guère solide.
8. Il arriva ensuite un sujet qui me fit sentir qu'il y avait un Dieu miséricordieux et grandement zéléteur de mon âme. Par trois divers dimanches, il arriva qu'étant en la grand'messe il me semblait entendre comme en l'air le son d'un tambour qui me ravissait les sens qui, pourtant, étaient lors fort extravagants et attachés à mes affections vaines et mondaines. Toutefois, comme j'aimais fort à danser, ce son m'attirait plus fortement à jeter mon affection à l'écouter. Le dernier dimanche, mon esprit fut si fortement attiré à ceci que, hors de moi-même, il me sembla voir

¹ L'air du pays natal.

² Hymont.

en l'air un diable qui frappait ce tambour, et une troupe de jeunes gens qui le suivaient avec grande allégresse ; ce que considérant attentivement, je me résolus sur l'heure même de n'être plus jamais de cette troupe, que je confessais en moi-même avoir été des plus diligentes à suivre ce démon qui me voulait précipiter à perdition. Je proposai que désormais je ferais tout le contraire en toutes mes actions, et que je ferais tout ce que je saurais être plus agréable à Dieu, quand ce serait pour mourir. Il me sembla qu'on eût ôté ce qui était en mon intérieur, et qu'on y eût placé un autre esprit.

9. Je quittai tous mes habits de vanité et pris un voile blanc sur ma tête, comme les simples filles de village le portaient lorsqu'elles voulaient communier, et fis vœu de chasteté sans en prendre aucun avis. Ceci mit mes parents en alarme, et tout le voisinage d'alentour ; et ce, avec d'autant plus de murmure que la dévotion était nouvelle à Mattaincourt.

Je m'en allai voir Monsieur notre bon Père pour la première fois, pour lui conter mes desseins et faire tout ce qu'il me dirait être agréable à Dieu. Il me conseilla de faire une confession générale, - qui fut bientôt faite pour cette fois, ne pensant pas avoir beaucoup de péchés -. Mais il me mit en mains un livre qui traitait de l'examen de conscience, où je me trouvai dépeinte avec tant de péchés que j'entrai en une telle amertume que je pleurais jour et nuit. J'employais tous les jours quelque temps à me confesser devant lui, durant l'espace de six mois. Il me revenait toujours plus de péchés en mémoire.

10. Il m'arriva durant ce temps de grandes tentations de blasphème et contre la miséricorde de Dieu, qui me pressaient à penser pourquoi que lui qui est tout-puissant et haïssant le péché, comme on disait, il avait permis que notre premier père Adam pêchât et rendit tout le genre humain sujet à pêcher. Ceci me traversait beaucoup l'esprit, ne sachant ce que c'était de tentation¹. Mais il me semblait bien qu'il ne fallait pas s'arrêter², et que Dieu étant si bon que je croyais, il n'avait pas fait le péché. Je lui offrais mon corps pour être moulu en mille pièces, pourvu qu'il rétablît mon âme en sa première pureté.

¹ Ce qu'était une tentation.

² S'y arrêter.

11. **E**t comme un soir j'étais en ces considérations, je me sentis tout à coup saisie d'une crainte, et me semblait que j'étais monstrueusement grosse, et tellement pesante que je ne pouvais seulement mouvoir un doigt, et avais perdu la parole. On me dit intérieurement : "Ceci est l'état du pécheur qui ne se peut lever sans la grâce de Dieu." Et je vis un diable assez près de moi, et un ange revêtu de blanc, qui tenait une épée haussée contre ce diable, qui le mit en fuite menant grand bruit. Incontinent¹ je devins tellement légère que je fus soulevée en l'air, sans rien voir qui me soutînt ; et me fut dit ainsi qu'auparavant que ceci était l'état de grâce. Et puis mon corps se remit en bas, doucement, sans mouvement, commençant à se consumer² et montait en haut comme une fumée. Cette consommation commençait depuis les pieds jusqu'à la tête. On me dit encore que ceci était l'état de perfection, qui consistait à rendre la chair sujette à l'esprit, et l'esprit à Dieu, le cherchant et l'aimant par-dessus toutes choses, et adhérant à lui seulement.
12. **A**près ceci, je demeurai délivrée des tentations ci-dessus, et avec grand désir de m'anéantir moi-même et d'endurer pour l'amour de Dieu, parce qu'il me semblait que les souffrances poussaient plus divinement à Dieu. O combien me paraissaient-elles faciles alors ! Mais la pratique m'a bien fait changer d'opinion, étant encore croupie en moi-même, sans coopérer à tant de si grands désirs que Notre-Seigneur me donnait, et sans bien faire profit de ce temps-là.
13. **J'**avais alors grand désir de pénitences et en faisais beaucoup, pensant les continuer toute ma vie ; mais, au bout de cinq ou six ans que nous allâmes à Nancy, vos Révérends Pères auprès desquels nous allions à confesse les modérèrent et ne nous en laissèrent que ce que nous en pratiquons présentement.
14. **J**e rendais compte à notre bon Père de tout ce qui se passait en moi, et des grands désirs que j'avais d'être Religieuse. Il me proposa la maison de Sainte Claire du Pont-à-Mousson. Il semblait au commencement que mon esprit s'y portât, mais cela fut de peu de

¹ Aussitôt.

² Se consumer.

durée ; mes parents ne le voulaient point aussi à cause de la grande austérité de leur vie, aimant mieux me mettre en une Religion qui ne fût point clôturée ; mais j'avais leur proposition sur ce sujet-là en horreur.

15. **Q**uand je priais Dieu, il me tombait toujours en l'esprit qu'il faudrait faire une nouvelle maison de filles, pour y pratiquer tout le bien que l'on pourrait ; et ceci me pressait avec tant de véhémence que j'allais incontinent le proposer à notre bon Père, le priant de me laisser déterminer sur cela, ce qu'il ne voulut point, me remontrant la difficulté de trouver des filles qui eussent ce qu'il faudrait pour prendre cette nouvelle vocation, et beaucoup d'autres raisons là-dessus. Mais il me semblait que tout était possible à Dieu s'il le voulait ; en sorte qu'en moins de six semaines ou deux mois trois filles, l'une après l'autre, me vinrent trouver, me découvrant le désir qu'elles avaient conçu promptement d'être religieuses et de venir avec moi, mais qu'elles ne savaient comme quoi¹ elles obtiendraient congé de leurs parents. Ceci fortifia davantage mon premier dessein. Je les menai aussitôt auprès de notre bon Père ; elles y firent leurs confessions générales, et lui dîmes toutes ensemble le dessein que je leur avais proposé et qu'elles avaient accepté volontiers. Et dès lors nous voulions vivre ensemble et nous mettre en commun, mais on ne voulut pas nous laisser faire.

16. **M**es parents, étant offensés des murmures et calomnies que l'on faisait contre moi à cause de ces nouvelles dévotions, me firent mener en une religion de filles² hospitalières de l'ordre de sainte Elisabeth, sous la règle de saint François. Je leur dis bien que ce n'était pas là ma vocation et que je n'avais aucune intention d'y demeurer. Toutefois, la curiosité de voir ce qu'on y faisait m'aida à porter cet ennui. Disant adieu à mes compagnes, je les assurai que je serais bientôt de retour. Etant là, je ne trouvai point l'ordre et les bons exemples que j'eusse souhaité : les séculiers y entraient indifféremment, avec beaucoup de sujets de distraction ; en sorte que tout le temps que j'y demurai j'y souffris beaucoup

¹ Comment.

² Sœurs non cloîtrées ; par opposition aux "religieuses", nécessairement cloîtrées.

d'inquiétudes d'esprit, et pleurais souvent la plus part¹ des nuits, que je passais en prière. J'écrivais souvent à notre bon Père qu'il procurât mon retour promptement, car j'étais là en plus grand danger que parmi le monde, ce qu'il fit aussitôt, y employant Madame d'Apremont et Madame de Fresnel, Dames à l'église de Poussay, que j'avais vues déjà auparavant et qui savaient tous nos desseins.

Elles prièrent mes parents de me laisser aller avec elles, ce qu'ils leurs accordèrent. Nous y allâmes, mes compagnes et moi, une veille du Saint-Sacrement², toutes ensemble, et commençâmes, sous la direction de notre bon Père, à faire beaucoup de prières, d'austérités et de bonnes œuvres, afin de connaître et faire la volonté de Dieu.

17. Vos Révérends Pères du Pont-à-Mousson étaient avertis de tout ce qui se passait et y donnaient leur avis, par les instantes prières de notre bon Père, qui prenait la peine de leur en écrire. C'étaient pour lors les Révérends Pères Fourier, Nicaud et autres.

Nous nous trouvâmes au bout d'un certain temps prefix³ pour donner nos suffrages et volontés, qui furent tous d'un même accord pour poursuivre nos desseins espérés. Notre bon Père nous dressa une Règle suivant iceux⁴, qu'il porta à Monsieur de la Vallée, Évêque de Toul, pour avoir permission de vivre sous icelle ; ce qu'il nous accorda, sans pourtant vouloir en donner les patentes.

Ce que j'ai dit jusqu'ici, c'est pour faire voir à Votre Révérence⁵ que cette vocation vient de Dieu.

18. Étant une fois dans l'église de Poussay, priant Dieu pour un de mes parents qui était en état de péché, me ressentant grandement des offenses qui se faisaient contre Dieu, m'ennuyant beaucoup de

¹ La plus grande partie.

² En l'année 1598.

³ Déterminé à l'avance.

⁴ Ceux-ci.

⁵ Le père GUÉRET. Lorsqu'elle écrit "Vos Révérends Pères...", elle désigne des Jésuites.

vivre, et lui demandant avec toute la ferveur que je pouvais de sortir de ce monde où il se faisait tant de choses désagréables à sa divine Majesté, je fus tirée tout à coup hors de moi-même. Il me sembla voir Notre-Seigneur avec ses deux Apôtres, et qu'ils étaient assis en un lieu haut, où est d'ordinaire le crucifix au milieu des églises. Il me regardait favorablement. Il me semblait que, d'une grande ferveur, je m'étais portée jusqu'à ses pieds ; mais tout aussitôt j'étais retombée en bas, et me dit-on : "Ce n'est pas ici le chemin que tu dois monter au ciel." Lors, me montrant un petit sentier comme une planche, fort étroit, tapissé de vert, le commencement d'icelui était en une chapelle de la dite église dédiée à Notre-Dame, sur l'autel tout proche de son image, et l'autre bout touchait le ciel. Ainsi que¹ je voulais commencer à monter par ce chemin, on me dit qu'il n'était pas encore temps.

Depuis, j'ai toujours eu beaucoup de dévotion de voir fonder nos desseins sous la protection de la Vierge Marie. Et j'ai toujours grande confiance en son assistance, demandant tout à Dieu par le moyen de son Fils et d'elle.

19. En la même année, étant un jour en l'église des Dames, en une chapelle appelée le Sépulcre, priant pour l'affermissement de notre vocation, mes sens s'évanouirent, et je pensais voir devant moi deux de vos Pères ; et me dit-on en esprit, c'étaient ceux-là que je devais suivre. Depuis ce temps je désire fort d'en voir et de leur pouvoir communiquer, parce que Monsieur notre bon Père et Madame d'Apremont nous en parlaient toujours et louaient beaucoup votre Compagnie. La même année, il en vint deux voir Madame d'Apremont ; ce fut là notre première connaissance, quoique à l'abord nous rencontrâmes de la difficulté à suivre leurs avis sur la modération des pénitences et austérités excessives que nous faisons.

20. Nous demeurâmes seulement un an ou environ en ce lieu de Poussay, à cause² que Madame l'Abbesse et les anciennes Dames conçurent du mécontentement contre nous, disant que leurs jeunes

¹ Comme.

² Parce que.

Dames, à notre imitation, s'adonnaient trop à la dévotion. Madame d'Apremont, pour éviter ces plaintes, nous acheta une maison à Mattaincourt, la fit meubler et accommoder. Nous y allâmes pour être auprès de notre bon Père, ainsi que nous avions tant désiré.

21. Une fois, étant en pensée sur une grande répugnance que j'avais d'accepter la charge de la maison et la conduite des sœurs, laquelle on voulait que j'acceptasse, et j'eusse mieux aimé obéir afin d'avoir plus d'aide et de moyen de me rendre plus agréable à Dieu, et que je m'en jugeais incapable, étant tirée en esprit comme ci-dessus, j'ouïs que c'était la volonté de Dieu que je le fisse ; et me semblait qu'on me mettait le bout d'une croix dans le cœur, et le reste me sortait au côté. Je fus beaucoup de jours en cette imagination¹ pensant l'avoir véritablement.
22. Après que nous eûmes demeuré quelque temps à Mattaincourt, mon père fut persuadé par des personnes d'autorité ; aussi pour éviter la moquerie et calomnie que le monde faisait de notre nouvelle façon de vivre, - encore par le conseil d'autres personnes d'Eglise, - il se résolut de me retirer d'avec nos sœurs pour m'envoyer à Verdun, au couvent de Sainte Claire, tout au commencement de la réforme² ; et me fit avertir que je me disposasse à cela, et si promptement que le lendemain il me devait venir quérir. Mon recours fut d'en avertir Monsieur notre bon Père, et de lui demander conseil sur ce que je devais répondre à mes parents. Il me dit qu'il les fallait obéir³, l'offre qu'ils me faisaient étant assurée pour le salut de mon âme, et nos desseins commencés, de peu d'apparence de pouvoir réussir, et peut-être même une tentation ; que j'étais obligée en conscience de les obéir ; ce qui me donna beaucoup de peine. Me voyant pressée de tous côtés, je me tournai vers Dieu et sa sainte Mère, recommandant fort ardemment aux prières de nos sœurs toute cette affaire. Et cette nuit, étant en prière pour ce sujet, afin qu'il plût à Dieu toucher mon cœur pour accomplir sa sainte volonté, si elle était telle qu'on disait, tout à coup je fus saisie d'une crainte et tremblement ; étant extraite de mes sens, il me semblait qu'une de nos sœurs, ou plutôt la Vierge

¹ Vision intérieure.

² La réforme de ce couvent.

³ Qu'il fallait leur obéir.

Marie en cette forme, me donna le petit Jésus entre mes bras, et me fut dit que je persévérasse en ma première vocation, et que je n'eusse point de crainte, qu'il serait mon espérance. Mon esprit se consola fort, tenant cet Enfant.

Après ceci, j'avais quelque doute d'illusion (notre bon Père m'ayant appris dès le commencement à les craindre, disant qu'il ne fallait pas fonder ses desseins là-dessus, mais plutôt chercher la vraie et solide vertu). Je dis à Notre-Seigneur que si cela était toutefois de lui, et comme on m'avait dit qu'il serait mon espérance, qu'il changeât donc la volonté de mon père, qu'il en avait le pouvoir absolu, et que par là je serais assurée de ses volontés. Ce qui fut fait, car il me laissa en paix, me disant du depuis¹ que, comme il venait pour m'emmener, il lui était tombé une grande crainte en l'esprit qu'il offenserait Dieu en me faisant cette contrainte. Il me laissa du tout² libre en ma résolution, sans se vouloir plus mêler de cette affaire.

23. Une autre fois, la veille de la Purification de Notre-Dame, auquel jour j'ai une dévotion particulière parce que l'on m'avait dit que c'était celui de ma naissance et de mon baptême, je me préparais à la solenniser le mieux que je pourrais. Notre-Dame se présenta à moi tenant son petit Fils, lequel elle me donna, disant que je le nourrisse jusqu'à ce qu'il serait grand. Ceci s'entendait : que je procurasse la gloire d'icelui. Et mon esprit fut lors fort humilié, et porté à des choses bien hautes de la connaissance de Dieu. Je ne saurais rien dire de cela, sinon que Dieu est un pur esprit, et que je n'avais connaissance que d'un petit brin de sa grandeur et perfection, entendant encore quelque chose de la Sainte Trinité, laquelle j'adorais Trois en Un, et surtout l'amour et union d'icelle. Cette grandeur m'est toujours demeurée comme imprimée en l'esprit, et cette pureté, laquelle me pousse à désirer celle de mon âme, et à avoir grande compassion des âmes qui se soulèvent contre la volonté d'icelle³ ; je voudrais endurer⁴ et donner ma vie plusieurs fois afin qu'elles retournassent en leur première origine.

¹ Me disant depuis lors.

² Tout à fait.

³ La Sainte Trinité.

⁴ Souffrir.

24. J'ai aussi été portée au petit ménage de la Vierge, avec le petit Jésus, où je me consolais beaucoup de les voir, leurs petits meubles, leurs lits à part, le petit siège de Jésus.

25. J'ai eu toujours un grand désir de mourir depuis que j'eus conçu le vrai bien et les dangers de ce siècle. Ces désirs ont été quelquefois excessifs. Il y a cinq ans qu'en étant pressée plus vivement, il me semblait que je ne pouvais plus recevoir de consolation en ce monde, sinon en recevant le très Saint Sacrement de l'autel où je recevais par la foi tout le bien de mon âme, et sentais de grands désirs de m'en approcher souvent.

Un matin, en m'habillant, étant dans les mêmes désirs de mourir, parce qu'il m'ennuyait de servir au corps en tant de diverses choses, je fus tout à coup surprise et privée des mouvements du corps ; et, au-dedans de mon intérieur, il me semblait que mon Seigneur me reprenait, me disant : "Quand je suis avec toi, il te doit suffire ; mais il y a encore ici de la recherche de toi-même." Et, depuis ceci, ces grands désirs se sont modérés ; car, quand ils se présentent, ils sont incontinent suivis d'une douce et tranquille résignation à la volonté de Dieu, avec un dénuement de l'amour de moi-même que cette Vérité m'enseigne intérieurement ; et¹ qu'il faut aimer Dieu pour l'amour de lui-même. Et je suis très contente, non seulement de demeurer ici tant qu'il lui plaira, mais même, quand ce sera son bon plaisir de m'appeler de ce monde, je suis très contente, si telle était sa volonté, de ne jouir de la gloire des bienheureux, pourvu que je l'entende louer et bénir d'iceux.

26. Il me semble encore que mon esprit est si éloigné de présumer quelque chose de soi-même, mais que toutes mes espérances et confiances sont fondées sur la bonté et providence divines. Et c'est ce qui me porte, ce me semble, à entreprendre souvent des choses plus hautes que ma capacité ; et ne voudrais pas quelquefois me régler selon les voies humaines. Et en ceci l'obéissance me sert beaucoup. Je désire l'avoir bien parfaite, parce qu'il me semble que Notre-Seigneur prend grand plaisir à une âme qui s'y exerce.

¹ Sous-entendre : et (elle m'enseigne aussi) qu'il faut...

27. Je dirai encore l'assistance que je ressentis de la Vierge Marie en une grande tentation qui traversa mon âme un peu après ce que dessus. Car, étant grandement pressée par les imaginations et illusions¹ des flammes infernales de la chair, même, une nuit, se présentèrent à moi quatre diables en forme humaine, qui me privèrent par leurs illusions des forces corporelles et de ma voix pour crier, Notre-Seigneur le permettant ainsi afin de m'apprendre à connaître que c'est lui qui combat nos ennemis quand il connaît notre bonne volonté. Ces malins esprits se montrant d'une façon sale et horrible, prêts d'exécuter des méchantes actions en ma personne, - et moi, ne pouvant aucune chose pour me défendre qu'élever ma pensée au Ciel, suppliant Notre-Seigneur et sa sainte Mère de me protéger contre eux, - et aussitôt je sentis l'assistance divine. Car, ces démons ne pouvant accomplir leurs desseins, me prirent par les pieds et par les bras, me tirant de côté et d'autre. J'étais bien aise qu'ils traitassent ainsi mal mon corps, pour me venger de lui. Durant ce temps-là, mon esprit était tellement confus, humilié et plein de défiance que je n'osais lever les yeux de ma considération vers Dieu.

Et quand je n'en pouvais plus et que le désespoir se présentait, j'avais mon recours à la Sainte Vierge, mère des affligés, la suppliant, puisque je m'étais mise sous sa protection, qu'elle m'impétrât² les mérites de son Fils pour laver mon âme et l'orner de sa grâce.

28. Quelque temps avant que je commençasse à être affligée de ces tentations, un soir, faisant nos prières et l'examen de conscience avec nos sœurs, (nous demeurions dans le Cloître de Notre-Dame, à Nancy), ayant la vue tournée vers les fenêtres sur l'entrée de notre maison, je vis quatre grands hommes vêtus de noir, portant des flambeaux allumés, qui approchaient notre porte pour y entrer. Je me tenais tout effrayée de voir des hommes venir si tard chez nous. Toutes nos sœurs qui étaient présentes les virent aussi bien que moi. Mais, tout à coup, ils disparurent, et notre maison parut toute en feu, comme brûlant de hautes flammes. Nous demeurâmes fort épouvantées, croyant que le feu était chez nous,

¹ Ce mot désigne habituellement les tromperies du démon.

² Demander, obtenir.

et voulions envoyer en la rue. Rentrant un peu en moi-même, je crus que ce pouvait être quelque illusion ; nous nous rassurâmes et continuâmes nos prières. Incontinent ces grands feux commencèrent à diminuer, se ramassant en un gros globe de feu que l'on vit rouler par les allées du cloître, lequel alla tomber avec grand bruit dans les lieux communs du logis.

29. J'avais laissé tous autres exercices durant le temps de ces tentations, et disais seulement les psaumes pénitentiels. Je sentais souvent de très mauvaises odeurs autour de moi, comme soufre et autres mélanges infernaux, comme je le crois ; et ai encore souvent ces puanteurs quand il me veut survenir quelque tentation ou affliction. Pour augmenter mes maux, Notre-Seigneur permit que vos Pères entrassent en doute de mon esprit, craignant qu'il n'y eût quelque chose cachée en mon âme que je ne voulusse découvrir, ce que je ne remarquais pas. Néanmoins j'entrai en doute avec eux, ou que¹ peut-être j'étais possédée, ou encore quelque chose de plus méchant que je n'entendais pas.

30. Il m'arriva une grande peine à l'occasion d'un confesseur, et ceci fut un des plus fâcheux pièges que le diable m'ait tendu pour affliger mon esprit. Etant en une ville² où notre maison était fort éloignée de celle de vos Pères, Monsieur notre Révérend Père trouva bon, pour éviter de nous faire voir si souvent par la ville, que nous n'irions auprès de celui des vôtres qui gouvernait nos consciences qu'une fois le mois, et que pour nos confessions ordinaires nous irions auprès d'un bon prêtre séculier qui demeurait plus près de nous. Il était en réputation d'homme de bien et fort capable, qui avait grand soin des dévotes qu'il gouvernait. Mais, quoique pieux, il n'avait pas tout le discernement ni les autres qualités qui me faisaient besoin³ dans mes nécessités spirituelles. Il m'embarrassa fort et me donna de grandes inquiétudes, sous prétexte de me vouloir aider dans mes tentations. Au bout de quelques temps, le Révérend Père Baccarat, notre confesseur extraordinaire, me dit que cet homme ne nous était point propre parce qu'il était trop libre et familier. Je le quittai aussitôt, ce

¹ Me demandant si.

² Nancy.

³ Dont j'avais besoin.

que voyant, il en fut fort fâché, et, me rencontrant souvent, il me témoignait son mécontentement, me disant même parfois des paroles indiscretes et indécentes. Quelque soin que je misse à me dépêtrer de lui, je ne pouvais éviter sa rencontre. Par l'appréhension que j'avais de lui (ou par permission de Dieu pour m'exercer davantage), il arrivait que durant la violence de mes tentations il se représentait souvent en mon imagination, ce qui me mettait en des gênes de conscience bien grandes. Me voyant en ce danger et ne pouvant obtenir de notre bon Père, par les lettres que je lui avais écrites, sa permission de sortir de la ville où j'étais, je me résolus de l'aller voir moi-même pour lui dire l'état où je me trouvais, n'en pouvant plus d'appréhension, et avais bien peur de perdre l'esprit. Je ne pouvais et n'osais dormir à cause de tant de mauvaises illusions ; je n'avais aucun appétit de manger, et devenais tout étique. Je ne pouvais croire mes confesseurs, qui étaient de vos Pères, qui me disaient que je n'offensais pas Dieu ; je prétendais d'avoir toujours la mémoire et la raison présentes, avec une continuelle résistance actuelle, lors que¹ cela me manquait et que je trouvais mon entendement en obscurité, c'est là où était mon scrupule.

31. Étant auprès de Monsieur notre bon Père, à Mattaincourt²² où je demeurai près de huit mois ainsi affligée, je disais parfois en moi-même : si Notre-Seigneur avait permis de se tuer, je le ferais bien plus volontiers que de me sentir en l'état où je suis ; et eusse accepté volontiers et de bon cœur toute sorte de mort s'il eût plu à Dieu m'en donner le choix.

32. Voici la fin de cette tentation. Après l'avoir soufferte plus de deux ans, un jour de la Nativité de Notre-Dame, entendant les Vêpres à Mattaincourt, pendant qu'on chantait l'*Ave Maris Stella*, j'élevai mon âme et mon espérance vers la Sainte Vierge, la suppliant humblement qu'elle m'impétrât de son Fils que je ne l'offensasse jamais en cette tentation. Et comme on vint au verset *Virgo singularis*, conjoignant une affection³ à louer Dieu de cette

¹ Alors que.

² "Sœur Alix se vint ici promener sont tantôt quinze jours: je ne sais si Dieu l'aurait point permis pour l'y faire demeurer quelques temps." (Lettre de Pierre Fourier aux religieuses de Pont-à-Mousson, 5 mars 1609).

³ Y joignant un désir de louer Dieu...

virginité singulière qui est en elle, je fus ravie hors de moi-même, et vis un diable tout effrayé auprès de moi, qui en appelait trois autres à son secours, qui étaient bien loin de là et que je voyais aussi. Mais ils furent tous chassés, et, depuis, je me trouvai entièrement délivrée de cette tentation. Pour reconnaissance de ce bénéfice reçu de la Vierge, quand je dis mon chapelet, à chaque dizaine je répète *Virgo singularis*.

33. En ces attractions et évanouissements¹ que j'ai dits jusqu'ici et autres qui m'arrivent parfois, il s'épand en mon âme des lumières qui me font désirer et soupirer après les perfections divines, quelquefois aucune² en particulier, autre fois de la sainte humanité de Jésus-Christ ; ils ne sont pas si fréquents, et je tiens pour un grand bien et faveur de Dieu que personne ne s'en est encore aperçu, que je sache. Ils me viennent tout à coup, sans que je les prévoie ni pressente ; ils me durent peu, et, durant ce temps, je ne sais si j'ai les yeux ouverts, mais je ne vois ni n'entends ni ne sais où je suis ; je demeure à genoux ou en la posture où je suis quand cela m'arrive. Etant revenue, je ne puis m'empêcher de jeter des soupirs assez longtemps après, même en faisant mes actions, en travaillant, mangeant et m'éveillant la nuit. Nos sœurs pensent que cela vient de maladie ou de quelque peine d'esprit ; parfois je leur en dis des petites causes. Il me semble que ce serait un grand scandale pour elles, me voyant si pleine de misères et imperfections, d'avoir de semblables choses. Je ne me puis assez étonner moi-même comment ceci se peut faire en moi, étant telle que je suis, si cela vient de Dieu, si ce n'est qu'étant infiniment bon et miséricordieux, il veut supporter³ ma faiblesse et ma ténacité⁴ par ses visites.

34. Toutefois, je suis fort souvent aride, sans dévotion, obscurcie en l'entendement, remplie de pensées confuses. Et quelquefois, considérant ceci, je serais contente d'y demeurer toute ma vie si j'étais assez forte pour persévérer à bien servir Dieu ; et semble que mon âme se contente en ces vues ici, à cause qu'elle sent davantage

¹ "Attractions et évanouissements" = ravissements.

² Quelqu'une.

³ Soutenir.

⁴ Ténacité.

son abjection. En ce temps, j'ai grande dévotion au psaume *De profundis*, à cause que du profond de mon néant et de mon rien je crie à Dieu de majesté et de grandeur incompréhensibles.

35. Je dirai encore ici que j'ai quelquefois des visions d'esprits malins qui me veulent faire peur ; mais je ne les crains pas, à cause que je crois qu'ils n'ont puissance que par la volonté de Dieu. Au commencement, ils me voulaient parfois donner de faux évanouissements, me les faisant venir petit à petit et me les faisant sentir de loin, pour me porter à y donner consentement par quelque curiosité, ce que Dieu me faisait toujours la grâce de reconnaître à cause que ces attractions ne laissent que des obscurités en l'âme. Et je me tournais vers Notre-Seigneur, le priant qu'il ne me laissât pas tromper ; et que¹ je me jugeais plutôt digne de l'enfer que de ceci qui n'était propre qu'aux saints.
36. Ils se sont présentés plusieurs fois à moi ainsi que des hommes laids et difformes ; mais ils s'enfuyaient aussitôt que j'avais la puissance de faire le signe de la Croix. Autres fois, comme des mains qui avaient mouvement et me voulaient toucher ; je les prenais et les jetais contre terre, donnant malédiction à ces malins esprits de la part de Dieu.
37. Une autre fois, étant couchée et ne dormant pas, il se présenta comme un gros globe de feu venant à moi pour me dévorer de ses flammes ; cela m'effraya au commencement, ne pensant à rien moins. Il m'est arrivé aussi, étant une autre fois sur mon lit, que je fus surprise d'illusion, et vis une bête farouche ayant de grandes oreilles, les yeux étincelants, ayant les pattes larges à merveille, laquelle se jeta contre moi de furie ; et, en faisant² le signe de la Croix, elle s'évanouit aussitôt. Il m'arriva aussi au commencement de notre vocation que par illusion je ne pouvais me mouvoir, je sentais le malin esprit près de moi. Une fois, il me voulait percer la bouche avec un crochet de fer, me le voulant faire avaler ; autres fois, il me tirait les mains avec ce crochet ; et je disais en esprit que je le voulais bien endurer pour l'amour de Notre-Seigneur.

¹ Et lui disant que...

² Quand je fis.

38. **L**a première année que je demeurai à Nancy, m'étant levée une nuit et voulant descendre un escalier près de notre chambre, il faisait clair de lune. J'aperçus au milieu de l'escalier un fantôme noir en forme d'homme ; d'abord je frémis de crainte, mais aussitôt je me rassurai avec le signe de la Croix et me résolus de passer outre, et, lui mettant la main sur la tête au nom de Jésus-Christ, il s'enfuit.
39. **E**tant supérieure à Verdun, pendant les guerres de Juliers¹, il passa beaucoup de troupes qui donnaient souvent l'alarme de quelque surprise sur la ville ; je priais Dieu instamment qu'il lui plût la conserver et apaiser son ire². Il me fut montré beaucoup de misères que les pauvres paysans souffriraient, mais que la ville serait conservée. Et, comme un matin étant au lit dans l'infirmerie, bien malade, il me sembla qu'un bourgeois de la ville était entré dans la chambre, bien effrayé, tirant le rideau d'une grande raideur, me dit : "La ville est prise, les ennemis sont dedans." En même temps qu'il me parlait, je vis un gros globe de feu jeté sur moi dans le lit. C'était une illusion.
40. **N**otre-Seigneur m'a fait la grâce, depuis notre commencement, de ne pas craindre le diable ; il me semble que son pouvoir est si petit qu'on le peut aisément surmonter au nom de Jésus-Christ. Je ne trouve rien de difficile ni de plus dangereux en ce monde que les tentations et les rébellions de la chair.
41. **J**'ai souffert de fortes tentations contre la foi, tantôt sur la grâce, le libéral arbitre³, l'immortalité de l'âme, contre le Saint Sacrement de l'autel, sur les cérémonies de l'Eglise et beaucoup d'autres points d'hérésie, ne sachant point ce que c'était. Mais, depuis, j'appris aux prédications et en lisant des livres spirituels comme il y fallait résister. J'eus une furieuse tentation de croire que le soleil était Dieu ; je fus quatre ou cinq mois dans cette inquiétude, pleurant et priant jour et nuit, sans me pouvoir résoudre ni défaire de cette pensée. C'était au commencement que j'étais à Saint-Mihiel.

¹ Principauté d'Allemagne qui, à partir de 1609, fut le théâtre et l'enjeu d'une longue guerre de succession.

² Colère.

³ Libre arbitre.

42. **O**ffrant un jour mes prières à Dieu avec toute la dévotion qu'il m'était possible afin que le bon duc Henri¹ n'épousât pas Madame Catherine de Bourbon, parce qu'elle était huguenote, je fus tirée en esprit hors de moi-même, et me sembla voir une grande nuée de serpents avec des ailes qu'ils étendaient, volant par la campagne où il y avait plusieurs personnes ; et ces serpents tâchaient de s'abaisser sur la tête de chacun pour les mordre. J'entendis en même temps que cela signifiait cette nuée d'hérétiques qui devaient entrer en Lorraine. Et, comme je priais fortement que ce malheur n'arrivât point, il me sembla voir un grand précipice dans lequel cette dame voulait jeter les autres, mais qu'elle même, sans y prendre garde, y était tombée.
43. **U**ne autre fois, il se jeta une grande lumière intérieure sur mon âme. Etant pour lors dans je ne sais quelle considération dévote, cette lumière me faisait anéantir et voir mon rien, me jugeant environnée de beaucoup de fautes et imperfections. Je fus tirée en esprit et pensais voir sainte Anne près de moi qui m'embrassa puis disparut incontinent.
44. **E**n dormant, souvent les choses qui me doivent arriver me sont présentées, tant à mon égard que celles qui touchent notre Congrégation. Cela me met en peine, de peur de quelque tromperie, encore que je n'y ajoute point de foi ; mais bien souvent cela m'est un indice qu'elles pourront arriver en la façon que je les ai vues, et les recommande à Notre-Seigneur afin qu'il en fasse ainsi qu'il lui plaira. Elles arrivent le plus souvent ainsi que je les ai vues.
45. **J**'ai oublié de dire qu'incontinent que j'eus fait ma première confession générale, il me sembla voir une procession vêtue de blanc, que je croyais être de l'ordre de Saint François. En la suivant, ils me menèrent en un lieu où il y avait quatre grosses colonnes dressées, étant couvertes tout à l'entour d'une belle étoffe ; entre deux de ces colonnes étaient assises sainte Claire et sainte Elisabeth. Je me présentai à elles, leur demandant laquelle me voulait recevoir pour sa fille ; mais ni l'une ni l'autre ne me

¹ Henri II fut duc de Lorraine de 1608 à 1624. En 1599, il avait épousé en premières noces Catherine, sœur du roi de France Henri IV.

voulurent accepter, et me montrèrent au milieu des quatre colonnes quelque chose, me disant que c'était là ma vocation. Ceci était un berceau où l'on couche les enfants, et au milieu y était comme plantée une branche de paille d'avoine portant ses branches et sa graine. Il y avait tout à l'entour quelque chose qui la soutenait. Auprès de ce berceau était un gros marteau de fer, qui, de soi-même, donnait contre cette branche toutes les fois que le berceau penchait de côté et d'autre. Il me tomba en l'esprit que la vocation où je serais endurerait beaucoup de persécutions sans se dissoudre, comme me voulait signifier cette branche de paille, de soi fort fragile, qui n'avait pu être rompue ni brisée de ce marteau ; et que Notre-Seigneur la rendrait ferme et stable.

46. **A**u commencement de la réforme des Religieuses de Sainte Claire à Verdun, vos Pères du Pont-à-Mousson conseillèrent notre bon Père de nous commander à toutes d'y aller, parce que le Révérend Père Fleurant et les Mères de ce monastère le désiraient et avaient envoyé leur receveur exprès à Mattaincourt en prier notre bon Père, qui nous le proposa, nous pressant à toute force de croire aux avis que vos Pères lui en donnaient. Et ceci a été une des plus grandes contradictions que j'aie eues en mon âme, parce qu'on disait que c'était la volonté de Dieu, et nos desseins, une tentation. Nous fûmes demi an à crier sans cesse à Notre-Seigneur qu'il fléchît nos volontés à ceci, puisqu'on disait que c'était la sienne ; mais nous n'en pouvions seulement avoir une pensée. Nous dîmes à Monsieur notre bon Père que nous ne saurions entrer en une vocation où nos inclinations ne se pouvaient porter.

47. **Q**uelque temps après ces propositions, un soir, il me semblait être en l'une de vos maisons où il y avait un cloître, et une grande troupe de vos Pères qui allaient à l'entour comme en procession ; et nos sœurs étaient assises en un coin proche de la porte de ce cloître ; et moi, tenant un râteau avec lequel on amasse le foin dans les prés, je m'en allai ramassant toutes les petites pailles qui étaient parmi ce cloître, pour en faire du profit. Tous ces Pères ne tenaient point compte de moi et semblaient mépriser ce que je faisais, sinon un qui était entre eux, qui paraissait fort vénérable et avait autorité sur les autres ; lequel me regardait amiablement, me faisant signe de persévérer en mon exercice. Etant revenue,

j'entendis que c'était le saint Père Ignace qui m'avait encouragée à l'instruction des petites filles, de quoi on fait peu d'estime comme de petites pailles. Mais j'entendis aussi intelligiblement une voix qui me dit : "Je veux que ces petites âmes, qui sont comme des enfants bâtards délaissés de leur mère, en aient une désormais en toi."

48. **E**n l'année 1603, Monseigneur le Cardinal de Lorraine désira que nous allassions à Nancy. Vos Pères qui étaient en la même ville résolurent avec notre bon Père que nous y irions demeurer ; à quoi nous eûmes grande répugnance (étant lors résidentes à Saint-Mihiel), car il nous semblait que cette ville était mal propre pour nous, à cause de la Cour et de tant de monde que nous ne pouvions éviter de voir, n'étant point enfermées¹. Il me fut dit en dormant qu'il était bon d'y aller, et que nous y souffririons beaucoup de peines et de calomnies, et que nous y ferions et recevions aussi tout plein de bien pour la gloire de Dieu.
49. **A**yant demeuré quelque temps en la dite ville, j'entrai en grand soin² comme quoi nous y pourrions avoir une maison à nous, dans laquelle nous puissions loger commodément. Nous n'avions pas un denier, et les maisons et places y étaient excessivement chères, comme vous savez. Un soir, en dormant, je vis Notre-Dame sur une vieille muraille, qui se plaignit à moi, disant qu'on la laissait tomber en ce lieu. M'éveillant là-dessus, je pensais où nous pourrions trouver une maison ; j'entendis une voix qui me dit qu'elle était déjà toute bâtie. Le lendemain, Monsieur le Primat vint nous dire que le Cloître de Notre Dame, dans Nancy-la-Vieille, était à vendre, parce que Monsieur le Cardinal mettait hors³ des religieux de cette maison qui avaient refusé la réforme qu'il leur voulait donner. Après beaucoup de contrariétés et contradictions, nous achetâmes le Cloître pour six mille francs, de quoi nous nous sommes acquittées par la providence de Dieu.
50. **N**otre maison de Saint-Nicolas me fut représentée en dormant, de même que dessus. On me dit qu'il fallait cueillir des fleurs de notre

¹ Cloîtrées.

² Souci.

³ Dehors.

jardin de Nancy pour transplanter à Saint-Nicolas. Quelque temps après, (avec beaucoup d'avis et de bons conseils), nous envoyâmes de nos sœurs dans la maison de vos Pères, qu'ils nous vendirent sept mille francs.

51. **J'**aurais beaucoup à dire, si je voulais déduire¹ les traits de la divine Providence sur nous ; mais, n'étant pas nécessaire pour ce que je prétends, seulement je prie votre Révérence, ainsi que je fais souvent Notre-Seigneur, de le prier que je lui sois agréable ; et que, connaissant ses voies et ses jugements si profonds, il n'épargne ni le vert ni le sec à m'envoyer des maux et afflictions ; encore que je tremble en disant ceci, car ma nature indomptée les craint merveilleusement² ; mais j'espère, s'il lui plaît m'en donner les occasions, qu'il me donnera la grâce de les supporter avec patience, pourvu que je puisse obtenir de lui une dernière miséricorde pour le louer à jamais ; c'est ma singulière³ ambition.

52. **I**l me souvient que, trois ans avant que j'allasse demeurer à Verdun, la ville me fut représentée en dormant en la même façon que je la trouvai y arrivant, et quelque chose qu'il fallait que j'y endure qui serait de longue durée. Je fus menée par un lieu haut proche de Saint-Vanne ; là on me montra une grosse ville de France, assise en une plaine et fort éloignée de Verdun, où nous devons encore aller : c'était Châlons. Y allant quelques années après, je vis que c'était la même ville ; je pensais en effet avec étonnement que je l'avais vue dès Verdun, et ne pouvais comprendre comme quoi notre vue s'étendait si loin.

53. **J**e passai demi-année à Verdun, avec grande tranquillité d'esprit, à cause que le Révérend Père Le Brun m'avait résolue⁴ de plusieurs choses qui me faisaient peine des années précédentes. Tout à coup, je fus travaillée⁵ de mes grandes tentations, qui recommencèrent plus violemment que jamais : celle de sensualité et l'autre de désespoir ; elles vont toujours ensemble pour me travailler

¹ Raconter en détail.

² Extrêmement.

³ Unique.

⁴ M'avait libérée en les éclaircissant.

⁵ Tourmentée.

davantage. J'avais l'âme tellement pressée qu'il me semblait à tout coup que j'allais perdre l'esprit, en sorte que ces extrémités me causèrent une grande maladie qui me dura assez longtemps. Le malin esprit recommença principalement ses efforts quand je fus mener nos sœurs à Châlons ; car il semblait, en sortant des portes de Verdun, qu'une nuée de démons se jetât sur mon âme ; et, tout le long du chemin, sentant leur furieuse attaque, pour leur résister et les vaincre, je chantais des hymnes et des chansons dévotes.

54. Ils me rattrapèrent avec d'épouvantables violences. La première nuit au retour de ce voyage, - car étant logée en une hôtellerie où il n'y avait qu'un lit¹, je le fis prendre à ma compagne et me couchai par terre, à cause d'un vœu que j'ai fait de ne coucher avec personne, - ainsi que je pensais dormir, voici des diables en forme d'hommes qui par charmes m'ôtèrent le mouvement et le pouvoir de me lever ; ils m'ôtèrent encore la parole, et commencèrent à faire des actions vilaines, tâchant de me toucher. Je sentais un feu infernal en la chair ainsi qu'un brasier. Je n'avais rien que l'esprit libre, qui était encore fort travaillé de résister à la tentation ; je le bandais vers Jésus et sa sainte Mère, leur disant que, puisqu'ils permettaient qu'il ne me restât plus que l'esprit, qu'ils le fortifiassent et fissent pour moi en sorte que je ne les offense point. Je fus ainsi travaillée toute la nuit sans que ces démons eussent la puissance de me toucher. La maîtresse du logis devint fort malade ; on commença à tracasser par la maison, on fit apporter de la chandelle en la chambre, ce qui me fit quitte de cette illusion.

55. Ces formes d'esprits malins se sont apparus à moi plusieurs fois donnant une certaine sorte de charme² à mes pieds, et semblait que je sentisse comme des frissons, jusqu'à ce que le feu de la rébellion de la chair était si fort allumé que je ne pouvais retenir les mouvements extérieurs du corps. Et c'est en cela où sont principalement mes scrupules. Quelquefois, me voulant jeter hors du lit, il se présentait quelque figure d'homme pour m'y retenir.

¹ Dans une chambre qui servait d'étable, et d'où elle vit elle-même emmener en hâte vaches et veaux à son arrivée.

² Sortilège.

56. Ces tentations me durèrent deux ans entiers à Verdun. Et parmi icelles j'avais encore d'autres afflictions qui me traversaient bien fort : c'étaient certaines brouilleries qui semblaient apporter du désordre à notre Congrégation. On avait obtenu des lettres d'érection de Monseigneur de Toul qui nous mettaient sous la Règle de saint Benoît, que je croyais n'être point propre à notre vocation¹ Je recommandai l'affaire fort chaudement à Notre-Seigneur ; je reçus la réponse intérieurement que l'affaire ne s'établirait point ainsi, mais d'une autre façon qui serait à mon contentement. Ce que je racontai au Révérend Père Le Brun. Et il est arrivé de même qu'il me fut dit, par la grâce de Dieu.
57. J'ai oublié de rapporter ici qu'en l'année sept ou huit de notre vocation, je fus bien fort agitée d'impatience et de défiance de voir réussir nos desseins, desquels j'avais jusque là toujours assez bien espéré ; mais il se rencontra beaucoup de petits désordres et brouilleries, excités tant de la part du diable que de notre peu d'expérience. Je fus lors en doute si je devais persévérer en mes espérances d'y finir mes jours. Et, comme notre bon Père confesseur savait bien le tout, je lui dis une fois, étant bien agitée, que je voulais prier Dieu et la Vierge de me faire savoir leur volonté là-dessus, car lui-même ne m'en donnait point de résolution². Ressentant un jour ces agitations plus qu'à l'accoutumée, il se présenta devant moi un fantôme blanc ; je fis le signe de la Croix : il disparut incontinent, et me fut dit intérieurement que c'était l'esprit qui me tentait de défiance et d'impatience, couvert de beaux prétextes. Je sentis en même instant mon esprit renforcé de nouvelle espérance et encouragé d'y finir mes jours.
58. Quand on me rappela de Verdun pour retourner à Nancy, je sentis de grandes difficultés à m'y résoudre, à cause de quelque occasion qui me mettait en crainte de tentation. Mais, voyant qu'il y fallait aller, je dis à Notre-Seigneur qu'il serait obligé de m'y garder puisque j'y allais pour l'amour de lui, et avec intention de n'y pas demeurer s'il ne m'accordait cette grâce. J'y passai deux années et

¹ Pierre Fourier et Alix, eux, ont toujours tenu à la Règle de Saint Augustin.

² Décision.

demie¹, bien tranquille pour cet égard ; mais huit jours après notre entrée en ce monastère², ces tentations recommencèrent et m'ont travaillée dix mois entiers, avec fort peu de relâche, ainsi que je vous ai dit, et appréhende seulement d'y plus penser.

59. Une fois, étant travaillée de cette tentation toute la nuit jusqu'à deux ou trois heures du matin, et ayant prié bien instamment Notre-Dame afin d'avoir un peu de trêve, je m'endormis. Et m'éveillant au son de la cloche à quatre heures, ouvrant les yeux, je vis la Vierge présente au milieu de ma chambre ; on voyait clair ; je m'écriai à elle : ma très chère Mère et Maîtresse ! Je m'en suis bien repentie depuis, parce qu'elle disparut aussitôt ; et je ressentis en mon âme une nouvelle confiance en elle, et tiens qu'elle m'a procuré la tranquillité que j'ai eue depuis sa Nativité. Car, étant en ma chambre le même jour, fort triste et en difficulté de faire profession : il me semblait qu'ayant redoublé le vœu de chasteté que j'avais déjà fait, qu'étant solennel³ le péché serait plus grand, et me voyant si misérable de tous côtés, je n'osais espérer la grâce de Dieu suffisante pour ne pas l'offenser.

60. Comme j'étais en ces peines, mon esprit fut tiré tout à coup, et fut reprise du peu de confiance que j'avais, avec assurance de l'assistance de la grâce de Notre-Seigneur. Je me trouvai avec des larmes douces, qui est une chose inusitée en moi pour quelque occasion que ce soit, si ce n'est parfois en semblable rencontre, que je présume être de Dieu pour supporter ma faiblesse, me faisant ressentir par là les traits de sa très grande miséricorde. Car ces attractions qui se font, le plus souvent assoupissant tous mes sens extérieurs, laissent toujours ma mémoire remplie et ma volonté échauffée vers l'amour de Dieu, avec un grand désir qu'il fasse toujours ses saintes volontés en moi. Elles ne laissent pas de m'arriver parmi mes grandes tentations, non pas dans le ressentement des rébellions de la chair, mais après que mon âme est fort humiliée ; et le plus souvent aussi en considérant les mérites infinis de la sainte vie et Passion de mon Sauveur, que je désirerais être continuellement en ma mémoire.

¹ Au cloître de Notre-Dame.

² Le nouveau monastère construit en 1616-1617.

³ Et que celui-ci étant devenu solennel (par la profession), le péché...

59. La dernière fois que je me suis trouvée plus agitée de ces tentations, ce fut qu'un soir, entrant en ma chambre, ayant l'esprit fort en paix, sans trouble ni inquiétude, il me sembla voir un fantôme noir dans un coin où j'avais accoutumé prendre la discipline. Je fus en doute si je la devais prendre, ou non ; je me résolus pourtant de la prendre pour surmonter mon imagination. Tout à coup, je sentis de si fortes tentations que je ne savais plus où j'en étais ; et me durèrent toute la nuit.
62. J'ai oublié de dire pourquoi je fis vœu de coucher seule, ainsi que j'ai dit ci-devant. Demeurant encore en la maison de mon père, au commencement de ma vocation, une nuit, étant couchée toute habillée avec une fille, tout à coup, comme je parlais à elle des choses du salut, une puanteur infernale me surprit avec tant de véhémence que je fus contrainte à quitter le lit ; néanmoins la fille n'en sentit rien. Et tout le temps que l'habit que j'avais habillé¹ pour lors dura, il lui resta quelque chose de cette puanteur. Il me tomba en l'imagination sur l'heure que Notre-Seigneur voulait que je couchasse seule. J'en fis vœu incontinent. Souvent, je sens de ces puanteurs quand il me veut arriver quelque affliction ; aussi elles précèdent parfois mes grandes tentations.
63. Je suis en perplexité si je dois écrire deux ou trois exemples de certains traits de la confiance qui m'arrive parfois, encore qu'il n'y a rien du mien que le mal. Je suis peu mortifiée d'avoir difficulté de les dire, mais c'est afin que Votre Révérence juge de tout, et qu'elle m'avertisse des choses à quoi il faut que je mette ordre pour mieux plaire à Dieu.

La première ou la seconde année de notre vocation, étant à Mattaincourt, une de nos sœurs fut fort malade d'une indigestion d'estomac causée par les austérités que nous faisons. Dès qu'elle avait pris quelque nourriture, elle la rendait incontinent avec des douleurs si violentes qu'elle faisait pitié. Je me sentis émue de lui commander par obéissance de ne le plus faire, non que j'eusse l'intention de l'obliger à la retenir par force, mais espérant que Dieu par cette vertu la guérirait. Ce qui arriva : à la même heure elle demeura entièrement guérie de cette incommodité.

¹ Dont j'étais habillée.

64. Une autre fois, étant à Verdun, ayant fait assez bonne provision de blé pour notre année, les calandres¹ s'y mirent en si grande quantité qu'il n'y avait aucun remède humain. Je me trouvai touchée de dévotions des noms de Jésus et Marie, et de leur serviteur saint Ignace, espérant à son crédit. Je dis à la servante qu'elle aplanît le blé en couches, et qu'elle marquât ces trois noms dessus. Par ce remède toutes les bêtes furent perdues, en sorte qu'on n'en aperçut plus aucune tout le long de l'année.
65. Une fois, à Nancy, avant que nous soyons religieuses², je dis : "Si on nous fait quelque aumône cette semaine, ce sera pour acheter des cierges pour allumer en la chapelle pendant que nous dirons l'Office." La procureuse y apportait de la difficulté, à cause qu'il manquait beaucoup de choses pour la cuisine. Je lui dis : "Si Notre-Seigneur envoie l'un et l'autre, vous serez bien trompée !" Le même jour, on nous envoya une bonne somme d'argent, et des cierges qui nous servirent tout le long de l'année. Et cela vint d'une personne que nous n'aurions jamais pensé.
66. Etant un jour de Pâques, en plein jour, avec une personne fort dévote et spirituelle, nous entretenant de la Résurrection de Notre-Seigneur, avec quelque ferveur et ressentiment³, tout à coup nous vîmes toutes deux un flambeau allumé faire le tour de la chambre ; après quoi il disparut. Nous fîmes le signe de la Croix. Si nous eussions voulu ajouter foi aux bons sentiments que cela nous laissa, nous eussions dit que c'était une marque de la présence de Notre-Seigneur.
67. Lorsque j'étais à Paris chez les Mères Ursulines du faubourg Saint-Jacques, étant un jour au chœur avec les religieuses, je fus fort pressée d'un désir de savoir ce que je pouvais faire de plus agréable à Notre-Seigneur, et le priais pour ce sujet. Il me fut dit, étant extraite de mes sens, qu'intérieurement et extérieurement, je cherchasse si toutes mes actions étaient toujours pour l'amour de Dieu purement.

¹ Charançons.

² Avant que la maison n'eût été érigée en monastère en 1617.

³ Sentiment vif.

68. Une autre fois, étant à Nancy, me promenant seule et m'entretenant en la considération de la pureté d'être unie avec Jésus-Christ en l'autre vie, je jetais de grands soupirs sur le désir de la mort. Je fus arrêtée tout court, et il me fut dit : "Si je suis avec toi ici, ne te suffit-il pas ? Garde¹ l'amour propre."
69. Deux ou trois mois avant que je prenne l'habit ici, je priais Jésus-Christ que, par ses mérites, il effaçât mes péchés. J'avais un grand regret de n'avoir pas gardé la pureté de l'âme dès mon enfance. Et, étant extraite, il me semblait parler avec Notre-Seigneur premièrement de la sanctification de saint Jean-Baptiste ; et comme je lui disais : "Mon Seigneur, vous avez encore fait de plus grandes grâces à quelque autre de vos créatures", il me dit : "Tu veux parler de ma bien-aimée Mère ? Je te dis que c'est aussi en elle que je prends mes délices."
70. Il y a quelques mois qu'entendant la sainte messe dans le chœur où étaient toutes les Religieuses, je priai instamment Notre-Seigneur qu'il imprimât toujours sa Passion et l'exemple de sa sainte vie en ma mémoire. Il me répondit : "Jette toujours un œil vers moi et un autre sur tes défauts pour les corriger, et tu arriveras à ton désir." Je finis, me jetant aux pieds du même Sauveur, implorant ses miséricordes, que je vous supplie m'obtenir par ses mérites.

En l'original est écrit de la main du Révérend Père Jean Guéret, Recteur du Noviciat de la Compagnie de Jésus : Mère Alix Le Clerc de Remiremont, première Religieuse de la Congrégation de Notre Dame, a écrit ce que dessus de sa propre main.

¹ Garde-toi de...

Présentation de la *Relation* (Sœur Paule SAGOT, décembre 1990)

Dans *l'Eclaircissement sur la Relation*, Mère Angélique Milly trace le portrait d'Alix en sa maturité... "Elle était grande, droite, et bien faite, la taille et le port excellent, un peu blonde, le teint blanc et délicat, les yeux bleus, le nez assez long, la bouche belle mais un peu plate ; l'esprit et le jugement bon, fort retenue et avisée en ses paroles, d'une humeur tranquille et toujours égale..."

Dès le début de sa *Relation*, lorsqu'elle précise son propos, Alix rejoint le jugement de ses contemporains, en faisant apparaître à son insu sa personnalité : "Je commencerai... de dire... tout ce que je me souviendrai d'un peu extraordinaire... le plus succinctement et véritablement qu'il me sera possible." Les adverbes dénotent un tempérament, son désir d'être vraie avec elle-même et avec Dieu. Elle tâchera de ne rien oublier, mais en se limitant à l'essentiel, sans majorer les faits, et sans recherche d'expression littéraire.

C'est donc un récit où jouera la mémoire, par le continuel passage du présent au passé, d'où la dimension temporelle du texte, le récit d'une expérience vécue par une personne située dans une époque déterminée : nous ne pourrions la juger selon nos critères d'aujourd'hui. Enfin, c'est un récit destiné à quelqu'un de bien précis, le confesseur : cela donne à la parole d'Alix une densité particulière qui est parfois de l'ordre de l'aveu. Mais, dans cette remise d'elle-même à un autre, la simplicité du mouvement intérieur est telle qu'il nous arrivera souvent d'oublier la personne de Jean Guéret. C'est devant Dieu d'abord que parle Alix Le Clerc.

L'ensemble donne une impression de spontanéité. Alix se répète parfois, ou se reprend : "J'ai oublié de dire..." Y a-t-il cependant un souci de composition ?

Lorsqu'Alix interroge sa mémoire, il semble qu'elle le fasse de deux manières différentes. Dans la première partie du récit, concernant la période d'avant 1599, l'enchaînement est d'ordre chronologique. Puis les événements sont regroupés par analogie : tentations, lumières intérieures, songes... Ils se relient entre eux par le sens qu'elle leur donne. La composition naît alors de l'intérieur, de la vie des souvenirs, et ce dynamisme interne donne à tout l'ensemble force et continuité. Il s'agit de l'itinéraire d'un désir.

"J'AVAIS DIX-NEUF OU VINGT ANS QUAND JE PRIS CETTE VOCATION"

Des années précédant 1597, Alix ne retient que ce qui lui paraît utile pour éclairer la suite du récit. Elle ne parle pas de sa famille. Il semble, contrairement à ce qu'attestent d'autres récits de l'époque, que ses parents l'aient laissée assez libre. A dix-neuf ans, elle n'est pas encore mariée, et l'on a tenu compte de ses goûts : "J'avais aversion à la sujétion d'un mari."

Quelle instruction a-t-elle reçue ? Sans doute a-t-elle fréquenté, pour y apprendre la "civilité" et les rudiments de l'instruction, la célèbre abbaye des Chanoinesses qui faisait le renom de Remiremont, une ville prospère et animée. Alix y trouvait grande "compagnie de vanité et de jeunesse". Ce mot de "vanité", elle le reprend sept fois en parlant de cette période de sa vie. Il n'a plus aujourd'hui le sens qu'il avait alors, plus métaphysique que moral, proche de celui de l'Ecclésiaste. Souvent employé au pluriel - les vanités, les choses vaines -, il signifie l'apparence, le dérisoire, ce qui attire et déçoit, l'éphémère et l'illusion. Les mystiques y voient le vide de l'être. Pascal jettera le mot au travers de ses pages sur la misère de l'homme.

"J'avais l'âme triste parmi les vanités." Avec une concision déjà classique, Alix évoque ainsi le temps "mondain" de Remiremont. Ses seuls points de repère vers un "ailleurs" sont alors, à certains moments, la crainte de l'enfer, entretenue par les prédications de l'époque, et une certaine dévotion à Notre-Dame.

1597 : l'événement des trois dimanches

Alix assiste à la messe dans l'église de Mattaincourt. Une image auditive, le son d'un tambour, simple distraction peut-être, s'impose à elle et devient obsédante. Elle est prise dans ce qu'elle aime, saisie dans sa vitalité, dans son corps : le terme d'"allégresse", à l'époque, a le sens de vivacité physique. "Ce son m'attirait car j'aimais fort à danser." On peut penser que, d'un dimanche à l'autre, son psychisme reste en alerte. Le troisième dimanche, l'image devient visuelle : un diable - elle le nomme ici pour la première fois - conduit la troupe des danseurs. Sa crainte de l'enfer prend alors un visage. Elle ne chasse pas l'image, mais l'attaque de front. Elle la considère - c'est-à-dire l'évalue - et décide de changer de vie. Elle passe de l'imaginaire à la liberté, de l'illusion au réel.

Il lui "semble voir" le démon et elle reconnaît Dieu. Dans la même intuition, le monde invisible se révèle à elle. L'action suit aussitôt : "Je quittai tous mes habits de vanité... et fis vœu de chasteté sans en prendre aucun avis." Rupture radicale, passage du "paraître" à l'"être vrai", offrande du corps : ces actes significatifs du vœu, du changement de vêtement, se retrouvent dans la plupart des récits de conversion. Le "sans en prendre aucun avis" est plus rare ; il révèle une personnalité.

1597... 1599

Alix Le Clerc entre dans un nouvel univers. Elle passe du monde des vanités à l'espace intérieur du désir, de la religion à la foi. Sa vie est désormais habitée par une Présence.

Le terme de "désir" apparaît dans le texte et, avec lui, tout un registre affectif : amertume, inquiétude, tentations. Pierre Fourier, qu'elle est allée voir pour la première fois, lui donne à lire un livre "d'examen de conscience" (ils sont nombreux après le concile de Trente). Elle connaît la douloureuse expérience du scrupule. Son style est moins spontané. Des termes nouveaux - "endurer", "s'anéantir" - traditionnels dans les ouvrages spirituels qu'elle commence à lire, rejoignent son expérience personnelle. Sa psychologie s'approfondit, s'affine et se complique. Elle entre maintenant dans la spiritualité de son temps. "J'avais de grands désirs de pénitence." Ce peut être un sentiment de culpabilité, une nouvelle relation de malaise vis-à-vis de son corps, le désir d'imiter les saints, de participer à la Passion du Christ dont elle découvre la Personne dans une lecture assidue de l'Evangile. Toutes les monographies religieuses de l'époque mentionnent les pénitences afflictives, voire les excès en ce domaine.

Simultanément, Alix vit une expérience d'illumination intérieure. Il ne semble pas qu'elle ait eu, avant sa conversion, une culture religieuse poussée. Elle entre maintenant d'emblée, par le cœur profond, dans la réalité du Mystère. Songes, paroles intérieures, visions imaginaires et intellectuelles l'aident dans sa traversée difficile. A ce moment se situe l'un des plus beaux passages de la *Relation* : "Notre-Dame se présenta à moi, tenant son petit Fils..." La mère de Jésus devient pour elle présence familière, lumière et réconfort. Alix, à Mattaincourt, a déjà intériorisé tout le mystère du Salut, mystère de communion de la vie trinitaire et de l'incarnation du Fils.

C'est enfin pendant cette période que la conversion d'Alix reçoit son cachet d'authenticité : l'œuvre à accomplir, la mission reçue. Son désir de "plaire à Dieu" se fixe dans une action : "Faire une maison nouvelle." Ce qui lui arrive "d'un peu extraordinaire" trouve ici sa vérité, et Pierre Fourier, malgré sa prudence, ne s'y trompera pas.

Alix a vingt-trois ans en 1599. Elle a vécu la découverte amère de ses profondeurs obscures et l'émerveillement des premières visites de Dieu. Elle ne se replie pas sur son monde intérieur. Sa confiance déjà inébranlable - "il me semblait que tout était possible à Dieu s'il le voulait" - décuple son activité. Le langage, tantôt chargé d'affectivité, tantôt allègre - les verbes d'action se succèdent - reflète cette intensité de vie.

Visions symboliques

Au cours de ces années décisives, Alix a deux visions symboliques particulièrement significatives : celle d'un sentier, évocateur de marche, et celle d'un combat. Cette dernière, relatée au § 11, est reliée de très près à l'événement de la conversion. Alix vient de faire vœu de chasteté. Au § 10, elle parle pour la première fois de son corps, l'offrant à Dieu "pour être moulu en mille pièces". Aussitôt après, se présente à elle l'image du combat de l'Ange et du démon, ce qui ne touche pas d'emblée notre mentalité actuelle. Saint Georges terrassant le dragon, Michel écrasant Lucifer étaient des images courantes à l'époque, inspirées de l'Apocalypse.

Mais l'essentiel n'est pas dans ce décor. Ici, l'expérience se substitue à l'image... C'est le corps d'Alix lui-même qui devient symbole, langage au-delà des mots. Elle vit intensément dans son corps, pesant, ensuite léger, le combat de la chair et de l'esprit. Puis elle retrouve le symbole universel du feu, qui effraie ou consume, éclaire et purifie. Il y aura beaucoup de feu dans le récit d'Alix. Elle parle, certes, des "flammes infernales de la chair" mais aussi de sa "volonté échauffée vers l'amour de Dieu". Il lui faudra passer à travers le feu, durer, "endurer" le temps de ce passage. Enfin, elle interprète : "On me dit que c'était l'état de perfection, qui consiste à chercher Dieu et à l'aimer par-dessus toutes choses." Le terme "état de perfection", si courant dans les traités spirituels d'alors, n'est prononcé qu'une fois, ici, dans toute la *Relation*. Il s'efface devant le mouvement, illimité, du désir de Dieu.

A travers cette vision symbolique, Alix vit dans sa personne même trois constantes essentielles de la condition humaine : le temps à "endurer", la sexualité à assumer, le conflit à traverser.

Dans le "temps" de la *Relation*, à partir de 1598, nous pourrions discerner des "moments-clés".

- 1599, Mattaincourt. Son père veut l'emmener de force chez les Clarisses. C'est le conflit avec le père, et l'on connaît le caractère alors non contesté de l'autorité paternelle.
- 1600, Mattaincourt. L'œuvre est menacée. Le Père Fleurant, Récollet, veut associer la Congrégation naissante à la réforme des Filles de Sainte Claire.
- 1605, Nancy. De grandes difficultés, des "brouilleries" dans la Congrégation. Alix est tentée de découragement
- 1609, Nancy. La tentation prend un visage concret, dans l'épisode du confesseur "indiscret".
- 1613, Verdun, Châlons. Alix est aux prises avec ses fantasmes intérieurs.

Aboutissements d'une tension, ruptures ouvrant sur un avenir, ces situations conflictuelles sont pour Alix des "seuils" qu'elle franchit avec courage et lucidité. "Pressée de tous côtés", elle élève vers Dieu son âme et son espérance.

"JE N'AVAIS RIEN QUE L'ESPRIT LIBRE"

Aux heures les plus dures, écrit Angélique Milly, Alix Le Clerc demandait qu'on lui lise l'Evangile de la Passion et le livre de Job. La *Relation* est un récit d'épreuve, au sens biblique du terme.

Le thème du "combat spirituel" est constant dans l'histoire de la spiritualité. A partir de l'Ecriture, en particulier de saint Paul, il est repris par les Pères du désert, explicité par Cassien, les Pères de l'Eglise et les auteurs du Moyen Age. Il est également central dans le livre I de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Aux XVI^e et XVII^e siècles abondent les ouvrages qui multiplient les termes guerriers pour parler de la lutte contre les trois ennemis : Satan, le monde, la chair. La célèbre méditation des "deux étendards" dans les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola résume cette tradition.

Formulée différemment selon les cultures, la réalité de l'aventure spirituelle demeure, parfois dramatique, menée au plus profond de la conscience humaine lorsqu'elle accepte le défi de vivre en vérité devant Dieu. Plus absolu est le don, plus rude sera la lutte. Alix entre dans ce combat, radicalement, sans illusion : que Notre Seigneur, dit-elle au § 51, "n'épargne ni le vert ni le sec à m'envoyer des maux et afflictions, encore que je tremble en écrivant ceci, car ma nature indomptée les craint merueilleusement". Elle va le vivre dans un contexte culturel fort différent du nôtre.

Le Concile de Trente a remis en valeur la pratique sacramentelle, redonnant toute son importance au sacrement de pénitence. Dans une Eglise qui met fortement l'accent sur l'aspect hiérarchique, le rôle accru du confesseur, du directeur de conscience, peut devenir contraignant ; son autorité joue particulièrement par rapport à la femme. Un antiféminisme encore assez général dans l'Eglise s'exprime en ce domaine de la confession, le corps féminin étant considéré comme une occasion de péché. D'où les conseils de prudence donnés aux confesseurs et, chez la femme, un excès de culpabilisation. Le malaise d'une société trouvera là un point de fixation : les procès de sorcellerie condamneront plus de femmes que d'hommes. Les traités de démonologie se multiplient entre 1590 et 1630. Alix Le Clerc a vécu au plus fort de cette époque troublée. Elle a bien connu Elisabeth de Ranfaing, native comme elle de Remiremont, qui dut subir à Nancy de longues séances d'exorcisme.

L'Adversaire

"Notre Seigneur me fait la grâce... de ne pas craindre le diable..., je ne trouve rien de plus difficile ni de plus dangereux en ce monde que les tentations et les rébellions de la chair."

Nous ne nous étonnons pas outre mesure de rencontrer souvent les démons - elle ne prononce pas le nom de Satan - dans le récit de son combat. Alix vit selon le "modèle" du siècle, reproduit dans nombre de biographies de l'époque, où

l'Adversaire, le Malin, le Séducteur, tient une grande place, surgissant d'un inconscient peuplé d'images que l'on retrouve dans l'iconographie. Nous ne savons pas encore quelles images elle a pu avoir sous les yeux. La Lorraine était ouverte à l'influence de l'art flamand et rhénan, et l'on pense à Jérôme Bosch et à Grünewald, aux célèbres "tentations de saint Antoine", à tout un ensemble de modèles picturaux - scènes de martyres, descriptions de l'enfer, danses macabres... - qui, renforcés par l'éloquence des prédicateurs, construisaient tout un imaginaire.

L'émotivité d'Alix, sa santé souvent déficiente, les pénitences excessives, constitueront à certains moments un terrain propice pour l'assaut des "esprits malins". Elle ressent en même temps les désirs et les pulsions d'une femme normale pour qui le vœu de chasteté représente un renoncement réel.

Les rencontres d'Alix avec l'Adversaire se présentent de diverses manières. Sous forme d'assauts corporels : elle ne le craint pas ; associé aux désirs de la chair : son psychisme en est bouleversé ; insidieux, lui tendant un piège à travers le réel, les événements, les personnes : elle doit alors le reconnaître et le déjouer.

Lorsqu'Alix parle des assauts des "esprits malins", c'est avec un certain détachement, sans les relier à son trouble intérieur. Elle est capable de les décrire avec précision, dans leur laideur et leur étrangeté, comme quatre hommes noirs, comme des mains, comme une bête farouche, aux yeux étincelants, aux pattes larges à merveille, tout cela accompagné de bruits, de roulements, d'agressions de son corps avec crochets de fer, de son espace par les odeurs de soufre. Le "comme" signifie "l'illusion" c'est-à-dire, à travers les symboles sexuels, la manifestation diabolique. Alix la reçoit de front, la chasse d'un geste ou d'un mot, signe de croix ou invocation du nom de Jésus.

L'expression change lorsque l'assaut devient plus subtil et que le psychisme entier est atteint. Les termes sont forts, lourds d'angoisse parfois : "Quand je n'en pouvais plus et que le désespoir se présentait..." Deux ensembles sont, à cet égard, significatifs. Alix a regroupé d'instinct les § 27 à 32 - Nancy, entre 1606 et 1610 - et les § 52 à 57 - Verdun, au moment de la fondation à Châlons en 1613 - Chaque ensemble culmine dans un événement daté : l'épisode du confesseur "indiscret", à Nancy, et la nuit dans l'hôtellerie, sur la route de Châlons. L'objet du combat est différent ; dans l'un, la tentation prend un visage concret ; dans l'autre, Alix lutte contre ses propres fantasmes. Les deux récits présentent cependant des analogies.

D'abord, un contexte psychologique difficile qui rend Alix plus vulnérable. Des phénomènes prémonitoires : odeurs, rêves, "illusions" - un globe de feu qui roule à travers le logis -, tentations... Des difficultés venant des fondations qui se multiplient : les soucis financiers ; ou de l'environnement : à Nancy, les jésuites "entrent en doute" de son esprit ; à Verdun, ce sont des "brouilleries" dans la Congrégation, graves puisque des sœurs, dont une compagne de la première heure, semblent s'écarter de l'esprit des origines. Le voyage à Châlons se déroule dans des conditions désastreuses, durant le "grand hiver" 1613.

Ce qui frappe ensuite, c'est sa solitude. A Nancy, au moment de l'affaire du confesseur - "un des plus fâcheux pièges que le diable m'ait tendu pour affliger mon esprit" -, Alix ne peut communiquer ce qu'elle ressent. "Il se représentait souvent dans mon imagination." Alors le corps parle, et c'est la maladie, dont elle reconnaît lucidement le caractère psychosomatique. "Je ne pouvais et n'osais dormir à cause de tant de mauvaises illusions." Suit une période de dépression et de tentations suicidaires qui durera huit mois.

"Je fus travaillée de mes grandes tentations, celle de sensualité et l'autre de désespoir, elles vont toujours ensemble pour me travailler davantage." Dans ce raccourci, Alix exprime une longue souffrance. Nous évoquons, en contraste, ce qu'elle était à Remiremont avant 1597 : sensible et avisée, peu portée au scrupule. Elle aimait son image et son corps. C'est à partir du plaisir de la danse que s'est opérée sa conversion. Elle a décidé alors de "faire tout le contraire en toutes ses actions". Retournement radical qui va toucher l'image de son corps. Elle se sent poussée à faire le vœu de coucher seule. Malgré des opinions diverses au cours de l'histoire, l'Eglise a souvent eu du mal à admettre le plaisir du corps. Alix n'échappe pas à cette conception pessimiste : "Il m'ennuyait de servir au corps..." ; "J'étais bien aise qu'ils (les esprits malins) traitassent ainsi mon corps pour me venger de lui." Avec les spirituels de son temps, elle entre dans une tradition de rigoureuse ascèse : mater le corps, le faire souffrir pour vaincre "les flammes infernales de la chair". Le diable est présent dans la lutte. Le corps maîtrisé, mais en même temps malmené, pourra vaincre les "illusions", parfois aussi les provoquer. Alix en fera l'expérience.

"Sensualité et désespoir vont toujours ensemble..." Elle traduit ici avec son habituelle concision le paradoxe de la condition humaine. Elle éprouve à la fois la force et la finitude du désir, elle connaît la lutte entre l'instinct de vie et l'instinct de mort. La peur de pécher n'est pas absente sans doute de ce désir de mort. Mais, à d'autres moments, désirer mourir - à deux reprises elle entendra le Christ la "repandre" de ce désir - deviendra l'expression d'un amour qui ne peut plus supporter de vivre sans voir le visage de Dieu. Elle rejoint ici l'expérience mystique.

La remise à Dieu

"On fit apporter de la chandelle... ce qui me fit quitte de cette illusion." La faible lueur de l'hôtellerie de Châlons est symbolique. Physiquement épuisée, Alix garde une grande santé spirituelle. Tous les récits de tentation se terminent par une issue lumineuse. Ils se présentent selon le même schéma : entre le rêve et la veille, l'afflux des images, le bouleversement du psychisme, la réaction de la personne, le recours à Dieu. "Je n'avais rien que l'esprit libre." Les confesseurs ne sont pas toujours aidants ; elle doit, seule le plus souvent, frayer son chemin à travers l'obscur.

Elle sent venir l'Adversaire - les odeurs maléfiques -, l'affronte, mais sans crispation. La tentation est entièrement "pliée" à un travail spirituel de lutte, d'humilité, de remise à Dieu et à sa Mère. La lutte entraîne un déséquilibre provisoire, la peur de consentir, parfois l'obsession ; mais elle se reprend, s'arrête à

temps. On en revient toujours à ce qui la caractérise d'abord, sa simplicité, sa dépossession d'elle-même qui transparait naturellement dans le style, vigoureux, authentique.

Alix discerne les visions qui séduisent et les visions qui transforment. On sait qu'elle a bénéficié de l'enseignement de Pierre Fourier et des jésuites. Elle reconnaît, d'un sûr instinct spirituel, Satan le séducteur, le "singe de Dieu", comme l'appelle Bérulle, parce qu'il contrefait l'Incarnation : Dieu assume la condition humaine, Satan veut la séduire pour la posséder. Thérèse d'Avila dénonce sa tactique : "C'est dans l'imagination que le démon joue ses tours et dresse ses embûches." Alix déjoue, en les analysant, ces fausses "attractions" du séducteur qui la porte "à y donner consentement par quelque curiosité". La comparaison des § 35 et 60 de la *Relation* est, à ce point de vue, particulièrement instructive.

Dans la relecture de son passé, Alix s'en tient toujours à son propos : dire "succinctement" ce qui lui semble "un peu extraordinaire". Il se trouve que, le disant "le plus véritablement qu'il lui sera possible", elle évoque pour nous aujourd'hui des pôles essentiels de l'existence : femme et homme, vérité et mensonge, mort et vie. Très humaine, sensible et droite, elle vit devant Dieu sa traversée difficile. Ainsi nous apparaît-elle proche, au-delà des symboles culturels d'une époque.

"JE CRIE A DIEU"

A première vue, dans la *Relation*, les heures de ténèbres semblent plus nombreuses que les heures de lumière. Dans l'évocation des esprits malins, des tentations de la chair, nous sommes saisis par la force de l'expression, la violence des images sensorielles. Lorsqu'il s'agit des visites de Dieu, le style est doux, modéré, paisible. Sans doute parce que l'esprit bon et l'esprit mauvais, pour reprendre les termes d'Ignace de Loyola, n'agissent pas sur le psychisme de la même manière. L'esprit mauvais s'attaque aux zones plus périphériques, plus vulnérables, de l'affectivité et de l'imagination. Dieu opère au centre de l'âme, plus profond que les turbulences, de façon plus imperceptible, mais continue. On parle des "assauts" du démon et des "touches" de l'Esprit ; il est plus facile de parler des premiers qui sont de l'ordre du descriptif que des secondes, qui sont ineffables, mais qui créent et transforment.

Par ailleurs, Alix veut être vraie, ne rien cacher, en particulier de ce qui l'humilie. On pense au rôle qu'avait alors le directeur de conscience, à l'importance donnée à l'aveu : cacher des péchés "par honte" entraîne la damnation. Elle écrit à la demande expresse du Père Guéret qui, ayant reconnu une personnalité exceptionnelle, avait sans doute besoin de sa *Relation* pour mieux la comprendre. Il est remarquable qu'Alix garde toujours la mesure juste dans le "tout dire", qu'elle ne s'attarde jamais sur ses expériences. Il y a une sorte de détachement dans l'exploration de ses zones obscures, comme d'ailleurs dans l'évocation des heures lumineuses, qui nous la rend

très présente ; une sorte de transparence dans les heures les plus noires et de clarté dans l'expression qui dépasse le style de son époque. "J'eus une grande lumière intérieure qui me faisait anéantir et voir mon rien." En une phrase, elle résume toute la vie spirituelle. Comme la lueur de la chandelle à l'hôtellerie de Châlons, son humilité - sa vérité - traverse tout. Ses nuits ne sont jamais totalement opaques, ni fulgurantes les visites de la grâce.

Nuits purificatrices

"Je suis fort souvent aride, sans dévotion, obscurcie en l'entendement... du profond de mon néant et de mon rien je crie à Dieu de majesté et de grandeur incompréhensible." Alix n'avait pas lu Jean de la Croix. Mais, dans ce § 34, elle semble proche des accents de la *Nuit obscure*.

La souffrance dans la prière recouvre ici la soif intense du Dieu vivant. Ne peut-on pas rattacher à cette expérience de purification les tentations contre la foi évoquées au § 41 ? Elles portent sur l'Eucharistie, les cérémonies de l'Eglise, la grâce et le libre-arbitre. Dans cette attirance pour les idées de la Réforme, Alix est troublée dans ses certitudes de foi. Elle vit la déchirure de l'Eglise de son temps. Son désir même de Dieu est remis en cause par ce dépouillement qui va jusqu'à l'anéantissement de son savoir. Elle revient en quelque sorte aux temps d'avant la Révélation chrétienne. "J'eus une furieuse tentation de croire que le soleil était Dieu, je fus quatre ou cinq mois dans cette inquiétude." Nous avons parlé du passage par le feu. Soleil, globe de feu, sans doute y a-t-il là association d'images symboliques ; on les retrouve souvent dans les écrits mystiques.

La nuit appelle le jour. Le flambeau allumé que voit Alix "un jour de Pâques, en plein jour" est signe pour elle d'une présence vivante : "... nous eussions dit que c'était une marque de la présence de Notre Seigneur." Ici, le feu est symbole de Résurrection. Les disciples d'Emmaüs, eux, se demandaient au soir de Pâques : "Notre cœur ne brûlait-il pas en nous... ?"

Sens spirituels

"Mes oreilles étaient bouchées par la vanité et mon cœur couvert de ténèbres", écrit Alix, parlant des années d'avant sa conversion. Lorsqu'elle reconnaît Dieu dans sa vie, son regard s'ouvre, et en elle s'accroissent les sens spirituels, sens nouveaux pour saisir les réalités invisibles. L'expérience de Dieu, en unifiant les facultés de la personne, en accroît le pouvoir de perception et de communication. En lien avec le corps physique dont il garde le langage - voir, entendre, toucher, goûter... - ce "sentir spirituel" permet de percevoir plus loin que le réel immédiat, développe l'intuition et la créativité, déchiffre les signes, pressent l'avenir. Pourrait-on rappeler ici les songes prémonitoires qu'Alix interprète avec son habituelle réserve en les rattachant à son histoire personnelle et à celle de son œuvre ? De tels songes sont nombreux d'ailleurs dans les monographies de cette époque. Mais surtout, plus

profondément, sa mémoire se transforme, comme sa volonté "échauffée par l'amour de Dieu avec un grand désir qu'il fasse toujours sa sainte volonté en elle".

Les sens spirituels s'accroissent à la mesure du désir de Dieu. La personnalité d'Alix évolue. L'impression de vide ressentie jadis dans les "vanités" devient désir de "s'anéantir" pour chercher Dieu. Cette rude conscience de sa pauvreté est toujours vécue dans un amour et une confiance qui la portent à "entreprendre souvent des choses plus hautes que sa capacité". L'image qu'elle avait d'elle-même - à laquelle elle tenait : "j'aimais l'honneur" - se recentre en Dieu et la rend capable de créer et d'affronter l'inconnu. Sa loyauté foncière devient connaissance d'elle-même, humilité vraie, qu'elle appelle aussi simplicité. C'était sa vertu préférée, ont noté ses contemporaines, parce que, par la simplicité, disait-elle, "nos intentions vont tout droit à Dieu".

Visites de Dieu

Sincère, sobre dans l'expression, sans complaisance ni retour sur soi, ainsi nous apparaît Alix lorsqu'elle parle des "visites de Dieu". Elle n'est jamais attachée à l'expérience plus qu'à Dieu lui-même. Il y a un accent de vérité qui ne trompe pas. Le § 60 est à cet égard remarquable : "... Mon esprit fut tiré tout à coup..."

Elle est saisie par la présence de son Seigneur qui la reprend de son peu de confiance. "Je me trouvais avec des larmes douces, qui est une chose inusitée en moi." Elle précise que, si ces grâces peuvent survenir pendant une période de tentation, ce n'est pas "dans" la tentation, mais "après", lorsque "son âme est fort humiliée". Dans la lumière d'un regard pur, sans mélange, elle "voit" Dieu en ses chemins parfois déconcertants.

Alix n'analyse pas les causes de ces visites, mais elle en évoque les effets, les "traits de la très grande miséricorde de Dieu" : douceur et feu, libération intérieure. Pour reprendre l'image de Thérèse d'Avila dans les Cinquièmes demeures du *Château intérieur*, "le cocon est devenu papillon"... On peut, en effet, rapprocher ce que dit Alix dans ce passage, des chapitres où Thérèse parle de l'oraison d'union. Le langage est certes différent, de même que les personnalités, mais toutes deux tentent d'exprimer, chacune à sa manière, leur expérience de Dieu.

"Cela me consola fort", dit parfois Alix dans l'évocation de ces passages de Dieu. Le mot de "joie" n'apparaît pas dans la *Relation*, mais celui de "consolation", qui n'a pas à l'époque le sens purement affectif d'aujourd'hui. Il signifie une motion intérieure qui prend soudain la personne tout entière, la paix dans les profondeurs de l'âme, le repos du cœur habité par une Présence.

Au début de sa vocation, Alix a connu une heure de lumière qui la soutiendra pendant beaucoup d'heures sombres : "Notre-Dame se présenta à moi tenant son petit Fils..." Alix vient de faire vœu de chasteté : on pourrait interpréter comme projection de son inconscient, de son désir de maternité, l'image de Marie lui donnant son enfant (dans la première vision, en songe, à Remiremont, Marie ne

portait pas son fils). Mais l'image s'efface devant "que je procurasse sa gloire". A la vision imaginaire succède une vision intellectuelle, vive lumière dans l'entendement. A partir de l'humanité du Christ, dont Marie est le signe, Alix entre dans le mystère de la vie trinitaire. Ignace de Loyola avait eu, en 1522, à Manrèse lors de l'illumination du Cardoner, cette intuition globale du sens des mystères de la foi. Ces lignes de la *Relation* ont la frappe des grands textes mystiques. Elles en ont la marque d'authenticité : impossibilité de communiquer l'expérience, impression de son caractère définitif. Alix en sort transformée, marquée pour toujours de la "compassion des âmes" : "Je voudrais endurer et donner ma vie plusieurs fois..."

Le § 23 nous touche peut-être de façon particulière. Nous y voyons Alix si proche de nous dans cette joie de la femme qui reçoit l'enfant, et qui le reçoit des mains de Marie, simplement, comme deux mères qui se rencontrent. Puis il y a la joie, qui dépasse tout entendement, de la révélation du Dieu vivant. Enfin la joie d'Alix accueillant son charisme de fondatrice, et en même temps la force de souffrir et de livrer sa vie.

Paroles intérieures, songes

..."La vie et passion de mon Sauveur, que je désirerais être continuellement en ma mémoire." Alix évoque souvent la conversion de sa mémoire. On peut retrouver ici l'influence ignatienne, mais aussi une note personnelle : convertir sa mémoire, c'est, pour elle, convertir l'imaginaire dont elle redoute les "illusions". C'est surtout exprimer un amour qui ne cesse de croître. "Elle avait grande dévotion", écrit Angélique Milly, "à l'humanité du Christ". L'accent mis sur le Christ rencontré dans le mystère de son enfance et de sa passion est d'ailleurs caractéristique de la spiritualité de son siècle.

"Il me semblait parler avec Notre Seigneur." Alix a lu et relu l'*Imitation de Jésus-Christ*. Dans les "Entretiens intérieurs de Jésus avec l'âme fidèle", elle retrouve sa propre expérience, sa conversation familière avec son Seigneur et les "paroles" qui l'instruisent au fond du cœur. Elle les relate toujours avec grande discrétion : "Il me fut dit intérieurement...", "on me dit..." Ces paroles confirment son espérance et la libèrent pour l'action.

L'œuvre à réaliser est sans cesse présente dans l'expérience intérieure d'Alix ; elle est critère de son authenticité et indice de santé spirituelle. C'est à travers son histoire personnelle que l'œuvre de Dieu naît et grandit. Les songes, nombreux dans la *Relation*, jalonnent à la fois le chemin intérieur d'Alix et la route de la Congrégation à son origine. Les images du rêve révèlent sa tendresse : un berceau, des petites pailles à râtisser..., son réalisme : des maisons à trouver, à construire... Elle en déchiffre les signes, comme une lumière qui la soutient dans ses entreprises et les difficultés.

Alix a connu l'impression très humaine de l'échec, et surmonté la tentation de découragement. Sa liberté intérieure apparaît dans sa manière d'aborder les obstacles

qui viennent de sa famille, de l'entourage, de nombreux ecclésiastiques, de la Congrégation elle-même. Elle les évoque, discrètement ou fortement, mais sans amertume. Elle écoute les avis, "crie à Notre Seigneur" pour qu'Il change sa volonté à elle puisque l'on dit que c'est la Sienne, puis elle agit. On ne la sent pas vraiment "dirigée" par les confesseurs. Une obéissance la guide, plus profond que les "brouilleries et contradictions". A travers tout, elle tend à entrer dans le désir de Dieu.

Dès 1597, Alix trouve en Pierre Fourier un conseiller spirituel ferme et sûr. Au cours des six mois de confession quotidienne - cela n'était pas impensable alors... - il est impossible que l'expérience de Dieu de Pierre Fourier n'ait pas rencontré celle, encore neuve, d'Alix Le Clerc. Le même grand désir de "plaire à Dieu" les habitait. Alix a l'intuition de la "maison nouvelle". Pierre Fourier en conçoit le projet apostolique. Il est sans cesse présent dans la *Relation*. Mais, à sa manière... Conscient de l'aspect insolite de cette "nouvelle vocation", il reste prudent, tantôt actif, tantôt silencieux. Ces silences sont des attentes. Il croit en la puissance de l'Esprit ; et, lorsqu'il voit clair, il "entreprend", tenant grand compte des avis des sœurs, et soutient hardiment l'œuvre naissante.

Alix gardera vis-à-vis de Pierre Fourier une docilité qui ne sera jamais démission de sa propre responsabilité ; et une confiance qui s'exprimera particulièrement lors de la grande épreuve de 1609 : "n'en pouvant plus d'appréhension", elle part pour Mattaincourt.

"ET TU ARRIVERAS A TON DÉSIR"

La *Relation* se clôt sur cette parole qu'Alix entend intérieurement. Elle évoque un avenir, le terme d'un chemin.

Le récit a commencé par l'évènement de 1597. Bien plus tard, cinq ans avant le moment où elle écrit sa *Relation*, Alix a vécu une expérience qu'elle relate dès le § 25. Considérant son cheminement à la lumière de toute sa vie, elle replace cette visite de Dieu dans le contexte de sa conversion initiale. "Quand je suis avec toi, il te doit suffire", lui dit son Seigneur. Alors ses grands désirs se modèrent, elle accepte enfin son corps, ne souhaite plus mourir, son âme s'unifie dans une "douce et tranquille résignation à la volonté de Dieu", et elle comprend "intérieurement qu'il faut aimer Dieu pour l'amour de lui-même".

Un des plus grands spirituels du XVII^e siècle, Jean-Joseph Surin, suivant en cela son maître Louis Lallemant, parle des deux pas de la conversion. Le premier pas consiste en une volonté déterminée de ne rien refuser à Dieu et de faire tout ce que l'on pourra pour le contenter parfaitement : "Tout commence par une grande hardiesse." Le second, en une remise totale de soi : "Aimer Dieu pour l'amour de lui-même."

C'est, en raccourci, l'itinéraire d'Alix, l'histoire de son désir.

La dernière phrase du § 25 est à replacer dans la longue tradition de la mystique chrétienne : "...Quand ce sera son bon plaisir de m'appeler de ce monde, je suis très contente, si telle était sa volonté, de ne jouir de la gloire des bienheureux, pourvu que je l'entende louer et bénir d'iceux." Il ne s'agit pas ici d'une figure de rhétorique. Ces mots-là ne peuvent se dire qu'au cœur d'une existence qui va jusqu'au bout de la "logique" du commandement nouveau : "Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime." (Jean 15, 13)

Dans sa *Relation*, Alix Le Clerc se limite à "ce qui est nécessaire pour ce qu'elle prétend". Nous n'y trouvons pas, du moins explicitement, ce qui fut la trame quotidienne de sa vie. Mais le *Manuscrit d'Evreux* contient aussi quelques textes spirituels "tirés d'un petit cahier écrit de sa main". Ce sont sans doute des notes de lectures, mêlées de commentaires personnels, qui gardent toujours le ton d'Alix, sobre et discret. En voici les titres : "De la paix intérieure. Cherchons le centre de notre âme, qui est Dieu, en l'honneur et gloire d'iceluy. Préparer la demeure de Dieu en notre âme. La vertu d'humilité." Les contemporaines d'Alix y ont ajouté un texte bref : Les sentiments de la Mère sur l'Institut.

Ces pages révèlent une spiritualité très simple qui donne leur authenticité aux moments forts de l'expérience mystique. Ce sera pour nous fidélité au visage d'Alix, entrevu dans la relation de ses heures de ténèbres et de lumière, que de conclure sur une phrase de son "petit cahier", inspirée d'ailleurs de l'Écriture : "S'il y a quelque bien en ce monde, c'est l'homme pacifique qui le possède, puisque le Royaume de Dieu est joie et paix dans le Saint Esprit."